de gondole, et qui ne sont guère plus larges que le corps d'un homme, où ils ne peuvent tenir que deux, ou trois au plus. Ils rament à genoux, maniant l'aviron tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, c'est-à-dire, donnant trois ou quatre coups d'aviron du côté droit, et puis autant du côté gauche, mais avec tant de dextérité et de vitesse, que leurs canots semblent voler sur l'eau. Après avoir examiné toutes choses avec attention, nous jugeâmes que ces Sauvages avaient fait leur coup, et se retiraient: nous nous tînmes cependant sur nos gardes, et nous marchâmes plus lentement, pour ne point les rencontrer. Mais quand nous eûmes une fois gagné le Mississipi, nous allâmes à force de rames. Enfin le 10 de Septembre j'arrivai à ma chère mission en parfaite santé, après cinq mois d'absence.

Je ne vous dis pas la joie que nous eûmes tous de nous revoir; vous jugez assez combien elle fut grande de part et d'autre. Mais quand il fut question de tenir la parole que j'avais donnée aux *Peouarias*, d'aller demeurer avec eux, les Français et les Sauvages s'y opposèrent, apparemment parce qu'ils étaient accoutumés à mes manières, et qu'ils ne se plaisaient point au changement. Ce fut donc le P. de Ville qui y fut envoyé à ma place. Ce Père qui était depuis peu de temps avec nous, fait voir maintenant par son zèle, par le talent qu'il a de gagner les Sauvages, et par le progrès qu'il fait parmi eux, que Dieu le destinait à cette Mission, ne m'en ayant pas jugé digne.

Quand je fus de retour à ma Mission, je bénis Dieu des faveurs dont il l'avait comblée pendant mon absence. Il y eut cette année-là une récolte abon-